SECOND VOYAGE

A LA RECHERCHE

DES SOURCES DU BAHR-EL-ABIAD

OU NIL-BLANC,

ORDONNÉ

PAR MOHAMMED-ALY,

Vice-Roi d'Égypte.



—

Depuis l'époque la plus reculée de l'histoire jusqu'à ces derniers temps, les efforts des Européens pour pénétrer au cœur de l'Afrique avaient été à peu près sans succès. Jamais fable n'a été mieux réalisée que celle du jardin des Hespérides, placé à l'une des portes de ce continent : de redoutables dragons en défendaient les approches ; c'étaient aussi des mœurs barbares, des hommes féroces, un climat inhabitable, les prodiges les plus effrayants, c'est-à-dire un air enflammé, Typhon et sa suite ; en un seul mot, et selon l'expression des anciens historiens, l'Afrique était le pays des monstres.

Presque rien n'avait changé jusque vers 1792 ; enfin, depuis une cinquantaine d'années, les travaux des Sociétés de découvertes, aidées surtout du courage des explorateurs, ont réussi à vaincre de grands obstacles, et l'on a pénétré jusqu'à plusieurs points très avancés dans l'intérieur ; toutefois, ces points restaient isolés entre eux.

L'Europe, entraînée par des intérêts bien différents,

et inattentive de ce côté du globe, a peu songé aux résultats obtenus par des hommes intrépides, par les voyageurs français, anglais et allemands, successeurs de Bruce, Browne, Mungo-Park et Hornemann. C'était là cependant un spectacle bien digne d'intérêt, que leurs excursions merveilleuses vers le cœur de l'Afrique. En 1823, M. Frédéric Cailliaud, entrant par le nord, parvient au 10e degré de latitude sous le méridien de l'Égypte; en 1824, Oudney, Denham et Clapperton pénètrent jusqu'à la grande mer centrale sous le méridien de la Cyrénaïque; en 1826, le major Laing et Réné Caillié pénètrent jusqu'à la mystérieuse Tembouctou: l'un par une ligne oblique partant de Tripoli; l'autre en venant de Sierra-Léone, et marchant de l'occident à l'orient, puis sortant de l'Afrique par le nord. Plus récemment, nombre de voyageurs français et anglais pénètrent, les uns par l'orient de l'Afrique, les autres par la vallée du Nil au royaume de Choa, jusqu'à Ankobar et jusqu'aux Gallas intérieurs. En 1838, un voyage mémorable est exécuté sur le Nil-Bleu par le vice-roi d'Égypte lui-même jusque près du 9e degré (1), et deux autres le sont par ses ordres, de 1839 à 1842, sur le Nil-Blanc, jusqu'au 6e et au 4e degré 42 min. de latitude N. Je pourrais citer encore bien d'autres explorations dans la moitié septentrionale de l'Afrique, pour ne pas parler de l'autre moitié, ceux du cheykh Ibrahim (ou Burckhardt): ceux du Dr Rüppell, ceux de M. Linant; enfin, ceux de voyageurs plus récents, comme MM. d'Abbadie, Krapf, Russegger, Rochet d'Héricourt, etc., etc.

Ainsi, de tous les côtés, par le nord, par l'orient, par le couchant, le continent africain est attaqué et

(1) Voy. *Histoire sommaire de l'Égypte*, sous le gouvernement de Mohammed-Aly, etc., pages 481 et suivantes, in-8°. Paris, 1839.

entamé. Tout annonce que le moment n'est pas très loin où il sera traversé de part en part, où les points isolés dont la science a pris possession se rejoindront de proche en proche, et formeront des lignes continues, sur lesquelles se rencontreront quelque jour les voyageurs de tous les pays.

Les voyages que vient d'ordonner le maître de l'Égypte dans des contrées qui touchent à l'équateur, ne contribueront pas peu à ce résulat. En effet, le Soudan oriental est en rapport habituel par les caravanes avec le Soudan central, et, par là, avec la région du Dhioliba; il n'est donc pas impossible que nos voyageurs du haut Sénégal se donnent un jour la main avec ceux qui explorent en ce moment les rives de l'Aouach ou bien celles du Bahr-el-Abiad, en se rencontrant sur les rives du lac Tchad. Certes, les résultats déjà obtenus ne seront pas sans fruit pour le commerce de l'Europe, pour l'ethnographie, l'étude des races et les sciences naturelles; ils ne manquent pas de grandeur, et ils sont faits pour fixer l'attention des hommes d'État.

En publiant dans le *Bulletin* de la Société de géographie du mois de juillet dernier (1) la relation du premier voyage à la recherche des sources du Nil-Blanc, j'ai fait espérer la relation officielle de la seconde expédition égyptienne. De récentes nouvelles m'apprennent que cette relation n'est point encore parvenue au gouvernement égyptien, mais qu'elle est attendue incessamment. Pour satisfaire, au moins en partie, à l'impatiente curiosité des amis de la science; je crois devoir publier les lettres non moins authentiques que je reçois par le dernier courrier d'Alexan-

(1) N[os] 103 et suivants.

drie : une est du voyageur français M. d'Arnaud, qui accompagnait Selim Binbachy ; une autre est du consul-général de France en Égypte, M. Gaultier d'Arc (1).

Ce n'est pas ici le lieu de faire ressortir tous les résultats que fournissent déjà ces deux voyages remarquables : un tel travail serait prématuré : mon but est seulement d'en noter les phases principales, et d'abord de faire remarquer plusieurs circonstances géographiques.

Depuis le Mémoire de D'Anville, qui date de 1745, les géographes s'étaient accordés à faire descendre du sud-ouest, et à une grande distance, les premières ramifications du Bahr-el-Abyad, c'est-à-dire du fleuve Blanc, regardé comme le véritable Nil ou sa branche principale. Ils avaient en conséquence placé vers le 6e et le 7e degré de latitude N., entre le 21e et le 25e de longitude E., les montagnes de la Lune, autrement le *Djebel-el-Kamar* ou bien *el-Koumri* des écrivains arabes, considéré comme l'origine du fleuve. Aussi, lorsque James Bruce, en 1788, publia son voyage d'Abyssinie, où il donnait le *Bahr-el-Azraq* (ou la rivière Bleue) comme le vrai Nil, son opinion fut vivement contestée, et depuis elle a été constamment mise en oubli par les cartographes, qui continuent tous à placer les sources dans le sud-ouest. On fut surtout surpris de la hardiesse du tracé de la carte de Bruce, lequel, ne pouvant méconnaître l'existence de la branche occidentale (le fleuve Blanc), la rapprochait extrêmement dans tout son cours de la branche orientale (ou le fleuve Bleu), et

(1) En faisant connaître l'intéressante correspondance de M. d'Arnaud, je regarde comme un devoir de mentionner M. Louis Sabatier, de Beziers, qui faisait aussi partie de la deuxième expédition du Bahr-el-Abyad, et qui en a rapporté des observations géographiques avec une collection intéressante.

la faisait fléchir à l'orient en forme d'un arc parallèle, ne nommant pas même sur sa carte le *Djebel-Koumri*. Depuis ce temps jusqu'au moment où Mohammed-Aly porta ses armes au Sennâr et au Kordofan, les connaissances de l'Europe n'avaient fait aucun pas; même en tenant compte du séjour de Browne au Darfour, lequel n'avait rien éclairci sur la position des sources du Nil, question tant controversée depuis l'antiquité. C'est alors que plusieurs Européens remontèrent le Bahr-el-Abiad, à quelques lieues au-dessus du grand confluent de Râs-el-Khartoum, entre autres un ingénieur français M. Linant, un Anglais M. Hay, un savant allemand le Dr Rüppell, et quelques autres. Le voyage du Defterdar-bey, le gendre du vice-roi d'Égypte, nous procura une carte itinéraire du Kordofan.

En 1831, un voyage de découvertes fut organisé à Paris pour le même objet par une Commission; une somme suffisante fut accordée, des instruments furent envoyés à Alexandrie avec des instructions. M. Linant, homme très instruit sur ce qui regarde le pays supérieur, et au fait des mœurs et des idiomes, devait diriger l'expédition: des circonstances qu'il est inutile de rapporter la firent ajourner.

Enfin, en 1838, le vice-roi étant allé voir par lui-même les travaux d'exploitation des sables aurifères du Fazoglo et de Fazangoro sur la rivière Bleue (entre le 9e et le 10e degré de latitude N.), résolut de faire explorer la branche occidentale, et ordonna une expédition *toute égyptienne* de 400 hommes, montés sur un grand nombre de barques. A sa tête, il plaça un capitaine de sa marine, Selim Binbachy: j'ai donné sa relation (1). On a regretté qu'aucune observation précise de géographie ne l'accompagnât;

(1) Voy. *Bulletin* de la Soc. de géograph., nos 103, 104 et 105.

cette lacune est réelle; mais ceux qui ont lu avec quelque attention ce document original en ont aisément vu l'importance sous plusieurs rapports; car il résulte assez clairement du journal du voyage, tenu à l'européenne heure par heure, 1° que l'on ne trouve sur la rive gauche, c'est-à-dire vers l'occident, aucun affluent, mais seulement des marécages; 2° que vers la fin de la navigation, l'on remarqua une branche assez importante (*Bahr-el-Seboth* ou *El-Telkhy*), mais venant du sud-est; plus loin, une bifurcation, qui est simplement produite par une grande île; 3° qu'aucune chaîne de montagne n'existe dans ces parages au dire des naturels; 4° que la profondeur et la largeur du fleuve étaient considérablement réduites, au point d'arrêter la navigation; 5° enfin, que le Bahr-el-Abiad, au terme de l'expédition, vers le 6e degré de latitude, ne s'écartait pas sensiblement du méridien de Khartoum, et même était à l'orient de celui du Kaire (1).

Un nouveau voyage a été prescrit à Selim Binbachy par le souverain de l'Égypte, impatient d'atteindre par ses officiers jusqu'aux sources du Nil. Cette fois, des Européens étaient associés au chef égyptien (2). Examinons quels résultats a procurés l'expédition : elle a remonté plus haut que la première d'environ deux degrés; elle n'a point vu, ni entendu parler de chaînes de montagnes, quoiqu'elle fût parvenue au 4e degré 42 min.; pas d'affluents venant de l'ouest ou du sud-ouest; pas de cataracte; direction de la branche

(1) Je passe ici d'autres rapprochements résultant du voyage, et qui trouveront leur place ailleurs.

(2) Outre MM. d'Arnaud et Sabatier, il faut nommer M. Thibaut, connu en Egypte sous le nom d'Ibrahim-Effendi, déjà associé à la première expédition. (V. *Bulletin* de la Soc. de géograph., n° 103, p. 8.)

maîtresse vers le sud ; le fleuve prenant parfois une plus grande largeur, mais toujours moins profond, du moins dans la saison des basses eaux ; enfin, le dernier point atteint par les voyageurs, placé sous le 29° degré 1/2 environ, c'est-à-dire encore à l'est du méridien du Kaire. Ce résultat est, comme le premier, tout contraire à l'opinion reçue.

Mais que faut-il penser maintenant de Djebel-Koumri, des montagnes de la Lune, placées jusqu'ici vers le 6° et le 7° degré de latitude? Faut-il les chercher sous l'équateur, ou même au-delà, comme le supposait Ptolémée? Ou bien faut-il croire qu'elles sont très loin dans l'ouest, et alors, que l'expédition n'a pu en avoir connaissance, surtout si leur direction n'est pas de l'ouest à l'est, mais du sud au nord (ou à peu près) ; qu'enfin, un affluent du sud-ouest, déguisé par les marais immenses du 9° degré, aura échappé aux explorateurs? Entre ces deux suppositions l'opinion peut flotter encore. Ce qui permet le doute, c'est que Selim dit dans sa relation que les nombreuses peuplades des deux rives, différentes de race et de langage, souvent hostiles entre elles, lui ont souvent dit n'avoir aucune connaissance de ce qui existe au-delà de leur territoire.

Ce qui est encore à noter relativement à l'opinion des anciens, c'est qu'ils placent les *Lunæ montes* au-delà de l'équateur. D'un autre côté, M. d'Arnaud parle du Misselad de Browne ; on sait que cette rivière douteuse, tracée par Browne au sud-ouest du Darfour, du 10° au 15° degré de latitude N., à 6 et 8 degrés à l'occident du fleuve Blanc, n'a ni source ni issue connue. Comment concevoir son existence tout auprès du Bahr-el-Abiad, tel qu'il vient d'être reconnu? Mais, si, en

effet, vers le 7ᵉ degré de latitude, il y a un grand affluent venant de l'ouest appelé Keilak ou Misselad (peu importe), cela n'expliquerait-il pas la donnée généralement admise? On voit qu'il reste encore de l'incertitude sur cette partie de la question.

Ce qui en présente moins, et offre peut-être plus d'importance, c'est le fait de l'existence de plusieurs nations, distribuées sur les rives du Nil-Blanc, toutes intéressantes par leurs mœurs, leurs usages, leur caractère de race. Ici les voyageurs ont fait de curieuses découvertes. Depuis le grand confluent d'El Khartoum, vers le 15ᵉ degré 1/2 jusqu'au 4ᵉ deg. 1/2, et au-delà des tribus arabes, on trouve six ou sept peuplades distinctes, savoir : les Dinnkhas, les Schlouks, les Nowers, les Heliabs, la tribu des Kyks, les Bhours ou Behrs, et encore les Bouderas. Les *Dinnkhas* révèrent la lune ; quand deux peuplades sont aux mains, le combat cesse dès que la lune s'est levée. Les *Schlouks* sont d'une haute taille (1ᵐ,80) et d'une belle physionomie ; les *Nowers* ont la peau tirant sur le rouge, et des cheveux lisses ou non crépus; les *Behrs* se distinguent par une *douceur de mœurs* singulière, puisqu'au lieu de vivre de la chair de leurs nombreux bestiaux, ils se nourrissent uniquement de racines et de fruits.

Ce fait est important pour la sécurité des explorations futures : voici qui le confirme encore. Au mois de janvier 1840, les troupes égyptiennes avaient sévi contre les indigènes; en 1841 ceux-ci ont accueilli avec bienveillance la seconde expédition, et cependant la population est armée, elle est très dense et les hommes sont belliqueux; ils pouvaient aisément se venger et se défaire de quelques centaines d'hommes, bien

que pourvus d'armes à feu. Ils ont des lances de 4 mètres; le fer a un mètre de long.

On voit encore que la facilité du voyage sera bien plus grande qu'elle ne l'a été, si l'on part au mois de septembre pour profiter des hautes eaux; alors le haut Nil demeure navigable, au moins jusqu'au 3e degré de latitude.

Un des points les plus curieux à éclaircir pour une expédition européenne, si elle pouvait se réaliser, serait la nature des rapports que les Behrs entretiennent avec les Indes. On a trouvé chez eux des marchandises qui sembleraient mettre ces relations hors de doute; ce sont des étoffes de Surate.

Si la différence radicale des races dans un espace qui n'a pas trois cents lieues en ligne droite est un objet digne d'attention, il en est un autre encore plus curieux que tous; je veux dire la présence d'un corps militaire uniquement composé de femmes, lequel compose la garde du roi des Behrs. L'antiquité ne nous a parlé que des amazones de l'Asie; encore sont-elles contestées par la critique (1); celles de l'Amérique sont plus certainement une fiction; mais l'on n'avait pas encore connaissance des amazones du Nil. Toutefois, un religieux portugais, le père Jean de Los Santos, a mentionné en Éthiopie une république guerrière de femmes. Quant aux amazones d'Afrique, comme on peut l'entendre des bataillons de femmes dont parle M. d'Arnaud, il est difficile de révoquer en

(1) Elles habitaient, dit-on, entre autres lieux, sur les bords du Pont-Euxin; elles avaient pour armes une hache et un bouclier échancré. — Le mémoire de Fréret (Ac. des inscriptions, tome XXI) semble avoir réduit à leur véritable valeur l'existence des amazones comme nation.

doute le témoignage d'une personne qui voyageait en compagnie de *trois cents* autres. Peut-on en dire autant de ce fait, « que les ministres du roi ne sont ad» mis auprès de lui que lorsqu'il est en danger de mou» rir, et cela pour empêcher qu'il ne succombe à une » maladie, ou meure de mort naturelle comme les plus » vulgaires de ses sujets? » Je n'oserais l'affirmer, puisque personne ne dit en avoir été le témoin. Quoi qu'il en soit, on doit se féliciter ici que deux observateurs français aient été associés à ce lointain voyage, et qu'ils aient sauvé du naufrage leurs journaux.

Liste des documents et objets rapportés par les voyageurs : Journaux de route, — Observations météorologiques et astronomiques, — Profils en travers du Nil, — Largeur et vitesse du fleuve, — Vues prises chaque jour des rives du Nil, — Portraits des naturels, — Vocabulaires, — Collections, etc.

Nota. Les lettres suivantes pourraient donner lieu à un plus grand nombre de remarques intéressantes, mais qui seraient ici déplacées.

1er décembre 1842.

Jomard.

1° Lettre *de* M. d'Arnaud *à* M. Jomard, *membre de l'Institut.*

Le Kaire, 12 octobre 1842.

Monsieur,

L'intérêt que vous prenez à toutes les découvertes africaines m'engage à vous adresser quelques lignes,

bien que je n'ose me flatter de vivre encore dans votre souvenir.

En 1833, S. A. Mohammed-Ali m'engagea à l'accompagner dans son voyage au Fazoqlo, pour y analyser les terrains aurifères avec M. Lefèvre, décédé dans le pays. Ce voyage, qui a duré deux ans, nous a valu quelques renseignements géographiques; mais ce n'est pas de ceux-là que je vais avoir l'honneur de vous entretenir.

Au retour du vice-roi d'Égypte, il fut question d'une expédition scientifique sur le fleuve Blanc. Déjà un premier voyage avait été fait par M. Selim capitan, officier turc de la marine d'Alexandrie; mais il manquait un homme spécial. Les occasions de rendre quelques services à la science sont rares, et j'acceptai avec empressement cette tâche, malgré le mauvais état de ma santé.

Le 23 novembre 1840, nous partîmes de Khartoum, pointe nord de l'île de Sennâr avec onze dahabiés; de retour au même point, le 18 mai 1841 pour nous ravitailler, nous repartîmes encore le 26 septembre 1841, à l'effet de relever des détails, ne pouvant mieux faire pour diverses causes qu'il serait trop long et trop peu intéressant d'énumérer.

Nous avons parcouru le fleuve Blanc sur un développement de 518 lieues de 25 au degré; nous avons atteint le 4° 42′ de latitude N. et le 29° 42′ de longitude E. estimée, chez un peuple nombreux nommé Behr. Ainsi que vous l'avez pressenti depuis longtemps, monsieur, sous le 9° 17′ de latitude N. et 26° 47′ de longitude E., nous avons trouvé d'immenses marais; mais bientôt après nous avons trouvé des pays plus

riants habités par des peuples plus nombreux, et d'une race infiniment plus belle. Depuis les Schlouks jusqu'aux Behrs, nous avons distingué quatre peuples différents par le type physique et le langage. J'ai fait quelques collections d'histoire naturelle, géologie, plantes, graines; d'armes, flèches empoisonnées, ustensiles divers, etc. Une de ces collections ne tardera pas d'arriver au Jardin des Plantes de Paris, où vous pourrez la voir. Il y a divers objets fort curieux, entre autres un casse-tête de corne de rhinocéros, etc.

A la hauteur du 9° 11′ de latitude N. et 28° 41′ de longitude E., nous avons trouvé sur la rive droite l'embouchure d'une grande rivière nommée *Saubat* (1), seul affluent E., et sur la rive opposée un autre que tout me porte à croire être le Keilak ou le Misselad de Browne.

Aucun indice sur les deux rives, aucun vestige de monument égyptien ou arabe.

Dans tout le cours du fleuve parcouru, aucune cataracte, mais quelques bas-fonds seulement, coquilliers sablonneux.

Nous n'avons rencontré de montagnes que dans le pays des Behrs. Là, le lit du fleuve étant devenu très large et couvert de pierres et d'îlots, nous n'avons pas pu aller au-delà avec les eaux de la saison; mais dans les hautes eaux, le fleuve serait encore navigable, au dire des naturels, au moins une cinquantaine de milles, point où se réuniraient différentes branches, dont la plus considérable vient de l'est, ce qui prouve d'une manière assez évidente que l'hypothèse gé-

(1) Bahr-el-Seboth du premier voyage; autrement Telqy ou *Telkhy* selon les Schlouks. Voyez la relation du premier voyage, *Bulletin* de septembre 1842, p. 171.

néralement adoptée, que les sources du fleuve Blanc viennent de l'ouest, est mal fondée. Nous avons trouvé chez le roi des Behrs des conteries et un *mélayé* de Surate, articles importés, je le présume, par la mer Rouge, et qui vraisemblablement sont arrivés là par l'Abyssinie, la caravane *N'naréa* et le marché *Berry*, où, d'après les renseignements des naturels, viennent des hommes de *couleur cuivre*, qui ne peuvent être que *Gallas* ou chrétiens de *Sidâma*, d'après un renseignement de M. Blondeel Van Cuelebrook, consul-général de Belgique en Égypte, qui vient d'arriver de ces pays au Sennâr.

Tout ceci, monsieur, n'est qu'une simple annonce que je crois devoir au doyen des explorations d'Afrique. Ma route a été faite avec beaucoup de soins; à chacune des stations j'ai fait des observations astronomiques, mais l'absence d'éphémérides m'a empêché de calculer les longitudes surtout. C'est ce que je vais faire ici; car bien que j'aie fait naufrage au retour dans la quatrième cataracte de Cailliaud, où j'ai perdu tous mes effets, j'ai néanmoins sauvé tous mes journaux de route. Ce n'est qu'après deux heures à la nage que je suis parvenu à gagner la rive.

Je vais m'empresser, monsieur, de mettre ordre à mon travail, de dresser une carte de ma route, et je prendrai la liberté de vous adresser copie du tout.

Veuillez agréer, etc.

D'ARNAUD.

P. S. J'ai fait, il y a un an environ, pour satisfaire à l'impatience de S. A., une carte approximative de ma route; mais, à vous, monsieur, je ne puis communiquer que celle que je vais dresser.

2° Extrait *d'une lettre de* M. E. Gauttier d'Arc, *consul-général de France en Égypte, au même.*

Alexandrie, 28 octobre 1842.

Monsieur et cher collègue,

Je vous ai adressé à la hâte, au commencement du mois, quelques détails fort incomplets sur le beau voyage de M. d'Arnaud; j'ai obtenu de lui-même pour vous une lettre fort complète, qui suffira pour vous mettre à même d'apprécier tout ce que les découvertes de l'expédition ordonnée par le vice-roi ont de précieux pour la science et le commerce.

J'ai remarqué, toutefois, que M. d'Arnaud ne vous a donné des renseignements étendus que sur les dernières populations découvertes par lui. Mais avant de pénétrer jusqu'à celles-là, l'expédition avait eu à reconnaître diverses autres peuplades, moins importantes sans doute, mais cependant fort dignes d'intérêt, puisqu'elles sont à peu près inconnues. Voici ce que j'ai appris à cet égard des compagnons de voyage de M. d'Arnaud, et notamment de M. Thibaut, Français qui voyage dans le sud de l'Égypte depuis plus de vingt ans, et qui m'a communiqué des notes excessivement précieuses sur les pays limitrophes de la Nubie et du Sennaar, et de Selim-Capitan, musulman instruit qui commandait l'expédition.

A 100 milles environ au-dessus de Khartoum se trouvent les îles Schlouks; là le cours du fleuve Blanc s'embarrasse de pierres granitiques à fleur d'eau. Son cours est d'une lenteur extrême. Les populations sauvages qui habitent ces îles et des rives du fleuve, pil-

lent fréquemment les voyageurs ; elles se retranchent derrière les bosquets de mimosa qui couvrent ces parages, et profitent surtout d'un bas-fond, où l'on ne trouve guère en avril et en mai que 14 pouces d'eau.

Plus loin les bois disparaissent, et font place à de hautes herbes marécageuses qui s'élèvent à plus de 15 pieds au-dessus du niveau de l'eau (*homsouf*). Les hippopotames deviennent très nombreux dans ces parages. On les chasse pour manger leur chair.

Au-dessus de cette région commence la végétation de tamarins. Là se trouve sur la rive gauche du fleuve la peuplade des Dinnkas, qui révère la lune, et ne se permet jamais d'attaquer ses ennemis tant que cet astre brille sur l'horizon. Là croît aussi le palmier *Deleb*, dont le tronc est bombé vers le centre de l'arbre, de sorte qu'il est extrêmement difficile d'avoir son fruit. Les populations de plus en plus nombreuses apparaissent au voyageur qui remonte le fleuve. Les toits couverts en chaume abritent de nombreuses tribus, qui vivent sous la domination du meck. Tel est le spectacle que l'on rencontre pendant un espace de 260 milles.

On ne peut toutefois apercevoir du fleuve la bourgade de Fachoura, résidence du meck. Elle est située dans l'intérieur, à 4 milles environ du Nil-Blanc. Ses abords sont défendus par une épaisse forêt, et par des ravins profonds qui se remplissent d'eau durant l'inondation, et qu'il a fallu traverser à la nage avant d'arriver. Les abords de la maison royale sont mieux défendus encore par une garde composée de deux bataillons de femmes, qui ne laissent approcher du souverain que ses deux ministres. Ceux-ci ne pénètrent point dans l'enceinte sacrée, mais le roi

fort pour les entendre. Ils ne sont admis dans l'intérieur du palais que lorsque le roi paraît atteint d'une maladie mortelle. Alors leur devoir est, dit-on, d'étrangler le souverain pour empêcher qu'il ne meure de maladie comme le plus humble de ses sujets.

En quittant ce pays, les voyageurs atteignirent *le Telfi*, ou rivière Bleue, dont le cours rapide et profond vient du sud-est; les Dinnkas la nomment Kety (1). Les habitants, pasteurs nomades, font paître des troupeaux de bœufs sur ses bords.

C'est au-dessus de cette embouchure que l'on aperçoit dans l'est, à 25 ou 30 milles, une très haute montagne où se trouvent, à ce qu'on assure, des mines de fer.

Par 8° latitude N., on rencontre un lac qui n'a pas moins de 9 milles de circonférence, que les voyageurs ont relevé et sondé. C'est là que commence le pays des Nouers, peuple cultivateur qui entoure ses bestiaux et ses habitations de clôtures, et construit des cabanes vastes et bien aérées. On dit ces peuplades rusées et cruelles. La couleur de leur peau tire sur le rouge; les cheveux ne sont point crépus.

Par 7° 45′ le Nil se divise en quatre branches, au S.-O. — S.-S.-O. et S.-E.; les affluents ont moins d'importance, et paraissent provenir des marécages voisins; mais le rameau principal vient de l'E.-S.-E. Ici l'expédition, dit-on, répondit aux avances bienveillantes des peuplades guingués (Keks) par des actes de cruauté (premiers jours de 1840) (2). Telle

(1) Ce nom est écrit Telky ou Telkhy dans la relation de Selim.

(2) Ce fait se rapporte à la première expédition, à la date du 18 chawal ou 4 janvier 1840. Voy: *Bulletin* d'août 1842, p. 93.



est la douceur des mœurs de ces sauvages, qu'ils ne tuent jamais pour s'alimenter les immenses troupeaux de bœufs dont ils sont environnés. Ils vivent de pêche, de grains, de racines et de laitage, et suppléent au sel, qu'ils ne connaissent pas, par l'urine de vache.

L'expédition, faute d'eau, s'arrêta le 25 janvier devant une nouvelle bifurcation du Nil (1) au milieu des peuplades behrs, boudèras et héliabs, sur lesquelles M. d'Arnaud vous donne des détails.

Ce résumé, fort incomplet, vous montre, monsieur et cher collègue, tout l'intérêt qui doit s'attacher à l'exploration courageuse de nos compatriotes. Il y a tout lieu d'espérer que le vice-roi, que le succès de cette entreprise signale à la gratitude de tous les amis de la science, donnera aux voyageurs les moyens de faire connaître avec détail au monde savant toutes les particularités qui se rattachent à cette magnifique exploration.

Agréez, etc.

GAUTTIER D'ARC.

3° EXTRAIT *d'une lettre de* M. le Dr PERRON, *directeur de l'École de médecine du Caire, au même.*

—

Le Kaire, 24 octobre 1842.

...... M. d'Arnaud, qui était parti à la découverte des sources du Nil, aux frais du pacha, est de retour ici depuis deux jours. Il est allé jusque par-delà le

(1) On remarque, dans la relation du premier voyage, que l'expédition a rencontré, aussi le 25 janvier, une bifurcation du Nil-Blanc.

4° 42′ de latitude. Il avait fait de nombreuses collections de plantes, de graines, de minéraux, de dessins ; malheureusement il a naufragé sur le Nil à la quatrième cataracte, et c'est tout ce qu'il a pu faire que de se sauver la vie après avoir nagé plus de deux heures à travers les écueils de ce passage. Toutefois, il a pu sauver son journal. Quelques objets qu'il avait fait passer par terre ont été aussi sauvés. Il est revenu sans ressources, ayant tout perdu, hardes, argent, etc., par son naufrage. C'est une perte énorme que celle de la collection de M. d'Arnaud. ......

PERRON.

(*Extrait du Bulletin de la Société de géographie.*)

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, rue Jacob, 30.